

Michel Brochu, père de la Collection inuite du Québec

Louis Gagnon

Numéro 52, hiver 1998

Passions et collections

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8095ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, L. (1998). Michel Brochu, père de la Collection inuite du Québec. *Cap-aux-Diamants*, (52), 30–34.

Michel Brochu

Le père de la Collection inuite du Québec

par Louis Gagnon

Au début des années 1960, à la suite de ses premiers contacts avec le «Nouveau-Québec esquimau», comme il le nommait lui-même à l'époque, Michel Brochu prend conscience de l'absence de représentants québécois en sol inuit.



Monsieur Michel Brochu, «fondateur» de la Collection inuite du Musée de la civilisation. À la Réserve Vanier de Québec, ce dernier examine une pièce qu'il a sans doute acquise au cours des années 1960. Photographie : Pierre Soulard, 1994. (Archives du Musée de la civilisation, Québec).

De fait, lors de deux brefs séjours dans les parties nord et nord-est du Nunavik actuel, en 1958 et en 1960, les seuls allochtones qu'il rencontre sont quelques missionnaires oblates, des pasteurs anglicans, de rares infirmières, des commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson et surtout, des agents de la Gendarmerie royale du Canada. Qui plus est, il note que le gouvernement fédéral s'affaire énergiquement à ériger des écoles dans toutes les communautés inuites du détroit d'Hudson et de la baie d'Ungava.

«C'en est trop!» Michel Brochu s'indigne face à l'expansion du réseau des écoles fédérales unilingues anglophones dans les hameaux inuits, car il voit là une manigance visant essentiellement l'assimilation accélérée des populations inuites. Son souhait le plus cher est désormais de voir le Québec reprendre pied dans cet im-

mense territoire sur lequel il a juridiction. Incidemment, les événements se précipitent lorsqu'il publie son ouvrage dénonciateur *Le défi du Nouveau-Québec* qui incite René Lévesque, alors ministre des Richesses naturelles, à fonder la Direction générale du Nouveau-Québec (DGNQ), le 8 avril 1963. Michel Brochu se joint momentanément à la jeune équipe de la DGNQ, car bientôt, il accepte un poste au Centre d'études arctiques de l'Institut d'économie appliquée de l'École des Hautes Études Commerciales de l'Université de Montréal.

Cependant, afin de se consacrer pleinement à la mission dont il s'est personnellement investi, il prend un premier congé sabbatique d'avril à octobre 1965, puis un second, en début d'année suivante, de février à avril. C'est ainsi qu'il s'engage dans la réalisation de son projet de doter le Québec d'une collection représentative des arts et de la culture matérielle contemporaine des Inuits du Nunavik. Peu avant son premier voyage, il réussit à obtenir un «ordre de mission» qui l'autorise à agir au nom du ministère des Affaires culturelles de l'époque. Par la même occasion, on lui octroie un budget de 3 000 \$ principalement destiné à la création de la collection inuite.

Ainsi, pour contrecarrer les plans du gouvernement fédéral et renverser le processus qui conduirait visiblement le Nouveau-Québec à devenir un «isolat anglo-saxon» au sein de l'immense territoire québécois, Brochu insiste sur le fait que la présence québécoise (francophone, dans son esprit) au Nunavik doit se faire dans des rapports harmonieux avec les populations locales. D'ailleurs, à cet égard, il endosse totalement les orientations de la DGNQ d'instruire les Inuits dans leur langue maternelle et de leur offrir une introduction progressive au français, en autant que soient préservées les bases d'une langue inuite toujours vivante. Parallèlement à cela, il entrevoit aussi l'impact promotionnel et la puissance de persuasion de la muséographie ethnologique en pensant développer une collection inuite au profit du Québec.

Inspiré par le développement de la muséologie au Québec

Dans les faits, 24 ans avant l'ouverture du Musée de la civilisation à Québec, Michel Brochu se fait précurseur en insistant pour que le Québec s'équipe d'un Musée de l'Homme, comparable à celui de Paris.

Plus précisément, dès 1964, par le biais d'un article publié dans *Le Devoir*, il déclare publiquement l'urgence de constituer un Musée esquimau et indien. À la même époque, il parle aussi

dership du Québec en rapport à son territoire nordique». (Brochu, 24 mars 1994).

Pour atteindre cet objectif, Michel Brochu avait conçu le projet qu'il fallait réaliser «une photographie de la situation de la sculpture esquimaude en 1964 et 1965 et des objets d'usage courant utilisés toujours par les mêmes Esquimaux, à Maricourt (Kangijsujuaq).» (Brochu, 24 mars 1994). Disposant de moyens financiers limités et convaincu du peu de différences à travers la culture matérielle de tous les Inuits du Nouveau-Québec, un village comme celui de



Inuit à genoux, assis sur les talons, dégraissant une peau avec un couteau à lame semi-cylindrique. Sculpture en ronde-bosse sur stéatite par l'artiste Nayumi de Kangijsujuaq. (Musée de la civilisation, Québec).

d'un Musée de l'hiver (*Le Devoir*, 1964), certainement inspiré par ses travaux de jeunesse, dont deux films sur cette saison réalisés à l'Université Laval et ses premiers périples dans le Nord canadien. Ultérieurement, il récidive avec un ingénieux projet de musée ambulant : il s'agit d'aménager une roulotte pour y présenter une exposition itinérante regroupant des éléments des collections inuites et criées qu'il avait constituées en 1965 et 1966.

Une photographie de la sculpture esquimaude des années 1960

Les intentions de Michel Brochu de collectionner des œuvres d'art et des objets de la culture matérielle des Inuits du Nunavik étaient particulières, elles visaient à fonder une collection d'État «afin de proclamer publiquement le lea-

Kangijsujuaq pouvait, à son avis, fournir un échantillonnage valable d'objets témoins. D'autant plus que : «À l'époque, les Esquimaux de Maricourt étaient chasseurs d'abord et sculpteurs par temps libre, entre deux périodes de chasse.» (Brochu, 25 octobre 1994).

De plus, afin d'assurer une diffusion plus grande de cette collection, Michel Brochu avait imaginé l'établissement d'une double collection des sculptures inuites : «La double collection, deux pièces par artiste, devait servir, d'une part, à ce que je concevais être une exposition permanente. Je voyais un fonds permanent exposé au public : des sculptures de chacun des sculpteurs, hommes et femmes. Le deuxième volet, un volet de réserve, pouvant servir d'exposition itinérante, dans lequel on pouvait puiser pour des expositions itinérantes au Québec ou à l'exté-

rieur, autant en Amérique du Nord qu'en Europe ou même sur d'autres continents ; pourquoi pas!» (Brochu, 24 mars 1994).

Acquérir méthodiquement, mais sans influencer

Ayant obtenu «carte blanche» pour constituer cette collection, Michel Brochu a donc posé lui-même les paramètres des opérations. «Tout le temps où j'ai établi cette collection, mes activités quotidiennes étaient, je dirais : banales, au fond. C'était de contacter les Esquimaux et de

tant mes objectifs de deux sculptures par artistes.» (Brochu, 24 mars 1994).

Michel Brochu se remémore également qu'il fallait compter de deux à trois semaines avant que les œuvres n'arrivent après qu'il en ait fait la demande. Dès réception, elles étaient payées «rubis sur l'ongle». En outre, les prix à l'époque pouvaient varier entre 3 \$ et 12 \$ par pièce, même si quelques œuvres en provenance de Puvirnituk furent payées jusqu'à 40 \$. Toutefois, on doit considérer qu'en moyenne, il était versé de 7 \$ à 10 \$ pour chaque œuvre.



«En revenant du marché». Photographie du frère André Chauvel, vers 1950 à Maricourt. (Collection Chauvel, n° 73. Archives du Musée de la civilisation, Québec).

leur dire que je souhaitais obtenir d'eux que deux [de leurs] œuvres.» (Brochu, 24 mars 1994).

Dans le but de respecter la personnalité des sculpteurs et ne désirant pas les influencer : « [...] ceux-ci ont été laissés entièrement libres du choix des pièces, du sujet, du matériau et de la dimension de celles-ci. [...] Dès lors, les pièces acquises au nom du ministère des Affaires culturelles constituent un échantillonnage d'œuvres moyennes et pas du tout un choix délibéré de belles pièces ou de chefs-d'œuvre.» (Brochu, été 1966).

En somme, selon Michel Brochu, les œuvres étaient acquises sans souci esthétique, afin de préserver l'authenticité, voire la «pureté», de l'ensemble de la collection. «On [les Inuits] m'apportait des sculptures sanglantes [représentant des sujets tels que le dépeçage d'un phoque], des hiboux, peu importe, je [les] prenais en respec-

Il pouvait converser avec les Inuits, mais c'est souvent en compagnie des missionnaires en poste qu'il établissait le prix à payer. D'ailleurs, l'attitude des missionnaires était d'encourager la production d'art, mais plusieurs d'entre eux étaient toutefois réticents face à un développement trop rapide. Selon Brochu, de nombreux missionnaires se souciaient du fait que les Inuits abandonnent leurs activités traditionnelles de chasse et de pêche attirés par l'unique gagne-pain que pouvait représenter l'activité de sculpture. L'exemple de l'enthousiasme manifesté par le père André Steinmann, o.m.i. à Puvirnituk les inquiétait apparemment. Plusieurs considéraient qu'il y avait là un réel danger d'accoutumer les Inuits à la dépendance du seul revenu pécuniaire obtenu par la vente de leurs œuvres. Ils considéraient que l'aventure de la coopérative de Puvirnituk avait été trop rapide et trop brutale. Quoi qu'il en soit, à Kangiqsuaq, le ré-

vérend père Dion, o.m.i. n'encourageait qu'un développement lent. Ni les Inuits, ni le père Dion n'avaient de réserves de sculptures. Le missionnaire n'offrait en vente que quelques œuvres aux visiteurs de passage.

«Je crois me souvenir que j'attendais d'avoir trois, quatre ou cinq sculptures avant de les emballer [...] Je faisais une fiche aussi, je vérifiais si la sculpture était signée en syllabique [symboles graphiques servant à écrire en langue inuite]. Si elle n'était pas signée en syllabique, je la faisais signer. Je demandais à l'Esquimau de la signer. Il ajoutait son numéro [d'] assurance sociale [...] Quelquefois, il mettait son nom en lettres occidentales, en caractères romains ; mais je n'exigeais pas la signature en caractères romains parce que [...] la signature en syllabique faisait foi véritablement. Elle était la signature parfaite, authentique, [...] authentifiant la sculpture esquimaude. Alors, je vérifiais ces points-là et je

faisais une fiche, également, que je mettais dans le carton, [une fiche] que j'adjoignais à la sculpture avant l'emballage et puis, je crois certainement que j'avais une liste où j'avais en colonnes, le nom de l'artiste, une description très, très, très sommaire et j'indiquais le prix pour le service comptable du ministère [des Affaires culturelles du Québec]. Mais les mesures, pour autant que je me souviens, les mesures ont été faites au ministère des Affaires culturelles à l'arrivée à Québec.» (Brochu, 25 octobre 1994).

C'est seulement à Kangiqsujuaq et à Inukjuak, où il séjourna assez longtemps, que Michel Brochu a transigé directement avec les sculpteurs inuits. Pour les autres communautés, par souci d'objectivité, il prenait les pièces une à une, en commençant par la première qui lui tombait sous la main. Il regardait le nom du sculpteur et le notait de manière à ne plus chercher d'autres œuvres de cet artiste dès qu'il trouvait une seconde pièce signée par lui. Il poursuivait ainsi jusqu'à ce qu'il ait acquis deux pièces de chacun des artistes dont les œuvres étaient alors disponibles.

Chaque fois, c'était l'épuisement des crédits qui dictait la fin de la mission. Après quoi, Michel Brochu revenait au Sud afin de poursuivre, toujours sans mandat officiel et bénévolement, le fastidieux travail de catalogage de ces collections. Il raconte que chaque fin de semaine, il faisait la navette entre Montréal et Québec pour venir administrer la collection qui était logée sur le boulevard de l'Entente, aux bureaux du Service de l'archéologie et de l'ethnologie du ministère des Affaires culturelles. Il y avait, entre autres, de la correspondance et il fallait voir à l'entretien des pièces, ainsi qu'à leur mesurage en unités métriques et à leur catalogage.

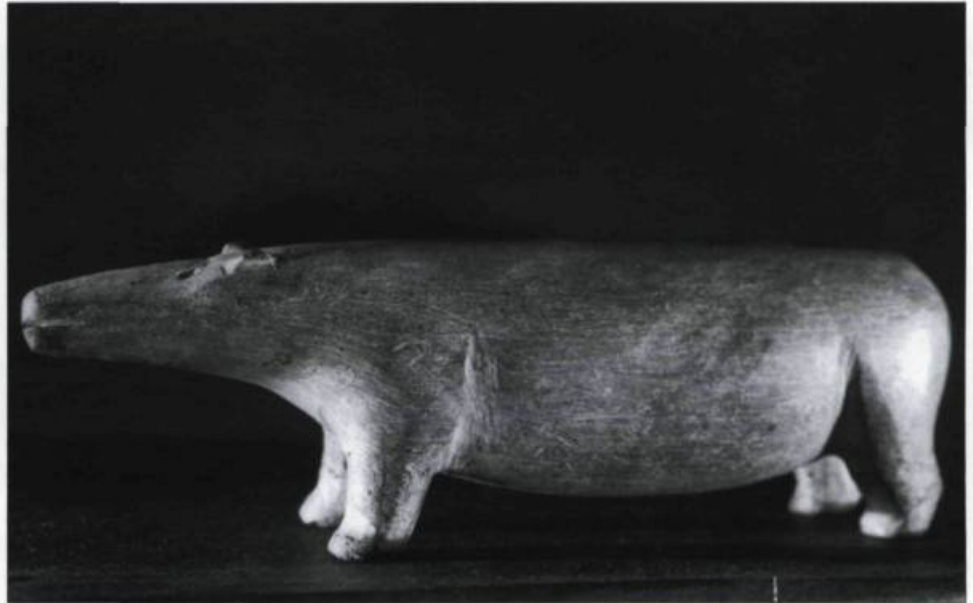
Une collection et trois expositions majeures

«En plus d'une production artistique comprenant 541 sculptures et 20 gravures, il [Michel Brochu] récupéra 250 pièces d'usage courant, vêtements, objets domestiques, moyens de transport, jeux, instruments de musique, de chasse, de pêche, etc.» (Céline Saucier, 1989).

Forts de cette collection, quelques fonctionnaires québécois s'intéressent rapidement à la mettre en valeur. Ainsi, dès l'été 1966, le Musée du Québec présente : *Esquimaux, peuple du Québec*. Le titre et les textes du catalogue et de son complément intitulé *Répertoire des pièces de la*

collection Brochu sont de Michel Brochu, mais ce dernier n'est pas impliqué dans la conception, ni le montage de l'exposition. En réalité, c'est le personnel du Musée provincial et M. Paul Mercier, directeur du Service d'aide à la création et à la recherche du ministère des Affaires culturelles, qui organisent l'événement. Ils assument intégralement le choix des œuvres et le montage de l'exposition.

Quelques mois plus tard, soit en janvier 1967, Michel Brochu présente *Esquimaudes, femmes du Québec*, une exposition réunissant quarante



sculptures, neuf gravures, et une quinzaine d'objets ethnographiques, à la Bibliothèque Saint-Sulpice de Montréal. C'est l'occasion d'explorer autant la représentation de la femme dans l'art inuit que la femme inuite en tant qu'artiste et artisane. Cette dernière perspective était novatrice. De fait, le thème central de cette exposition démontrait pour la première fois que les femmes inuites étaient nombreuses à exercer leur aptitude à la sculpture et ce, déjà au milieu des années 1960 et sûrement avant!

On remarquera que le titre de cette deuxième exposition souligne à nouveau, après celui de l'exposition du Musée du Québec, l'idée assimilatrice qui veut que la culture inuite existe au sein du Québec. Cette désignation des Inuits comme vivant à l'intérieur des limites territoriales du Québec peut donc se lire comme une déclaration d'intention : les Inuits font partie intégrante du Québec et le Québec s'étend aussi loin que sur le vaste territoire où vivent les Inuits.

Cette même rhétorique à saveur politique refait surface, mais cette fois-ci de manière plus subtile, lors de la tenue de la prestigieuse exposition tenue au pavillon du Québec à Terre des Hom-

Un ours blanc. Sculpture en ronde-bosse noircie à la graisse et à la suie sur stéatite. (Œuvre de l'artiste Nasaaluk de Kangiqsujuaq. (Musée de la civilisation, Québec).

mes, dans le cadre de l'Exposition universelle de 1967. L'événement regroupait une vingtaine d'œuvres : « [...] parmi, évidemment, les plus belles de tous les postes du Nouveau-Québec et également de l'archipel de la Trinité (îles Belcher) ». (Brochu, 25 octobre 1994).



Un Inuit portant un phoque sur son dos. Sculpture en ronde-bosse sur stéatite de l'artiste Yanis de Kangiqsujuaq. (Musée de la civilisation, Québec).

À l'automne de 1968, Michel Brochu est froidement remplacé sans explication. Le ministère des Affaires culturelles vient de confier à ses fonctionnaires la responsabilité de la «Collection Brochu». En 1971, après avoir patiemment attendu la mise en valeur de cette dernière dans un musée de l'Homme, et profondément déçu par les politiciens insensibles à ses projets pour le Grand Nord québécois, il part s'établir définitivement à Paris.

Le retour du «père» ou les perspectives d'avenir

En mars 1994, le géographe Michel Brochu est de passage à Québec, à l'invitation du Musée de la civilisation. Presque 30 ans après avoir amorcé la collection inuite du Québec, il reprend contact avec ces objets qu'il a collectés de la baie d'Ungava jusqu'à la baie James, pour les intérêts suprêmes du Québec.

Malgré toutes ces années passées loin de «sa» collection, il a d'autres projets. Par exemple, il aimerait que soit organisée une seconde collection d'œuvres inuites, une collection de comparaison répondant aux mêmes critères d'acqui-

tion. Cet ensemble témoignerait des évolutions et des changements survenus depuis plus de 30 ans dans le Nord. Il suggère que cela soit repris à Kangiqsujuaq et peut-être à Ivujivik, deux villages d'où il a rapporté plusieurs œuvres à l'époque. Il propose même que soit mis à contribution le père Dion, o.m.i. qui jadis l'avait accueilli à Kangiqsujuaq et qui y vit toujours.

Somme toute, en plus d'avoir favorisé une présence francophone et québécoise au Nord-du-Québec, on est surtout redevable à Michel Brochu de sa contribution au premier éveil des Québécois face à l'existence et à la richesse de la culture contemporaine de nos compatriotes, les Inuits de Nunavik. En tant que «père de la Collection inuite du Québec», Michel Brochu aura ainsi contribué de manière tangible et exceptionnelle à l'édification d'une mémoire culturelle inuite au Québec. ♦

Pour en savoir plus :

Brochu, Michel. «Musée», dans *Le Devoir*, 28 janvier 1967.

Brochu, Michel. «Esquimaux, peuple du Québec», Musée du Québec, été 1966 (document accompagné par : *Répertoire des pièces de la collection Brochu*).

Brochu, Michel. *Mémoire sur la diffusion au Québec (villes de province) et à l'étranger, de la collection d'art et d'objets d'usage courant du Nouveau-Québec indien et esquimau, du ministère des Affaires culturelles du Québec*, (adressé à André Giroux, directeur général de la Direction générale de la diffusion de la culture), Québec, 11 juillet 1966, 3 p.

Brochu, Michel. Lettre adressée à M. Paul Mercier, directeur du Service d'aide à la création et à la recherche du ministère des Affaires culturelles du Québec, 26 octobre 1965.

Brochu, Michel. «Une lacune : un musée indien et esquimau», dans *Le Devoir*, 11 janvier 1964.

Brochu, Michel. *Le défi du Nouveau-Québec*. Montréal : Éditions du Jour, 1962, 156 p.

Brunelle, Christiane. «Michel Brochu fera connaître l'art esquimau à Québec» dans *Le Soleil*, 30 octobre 1965.

Lépine, Luc. *Répertoire numérique détaillé du Fonds Michel Brochu*, Montréal : Centre Lionel-Groulx, 1988, 520 p. (Publication P22).

O'Neil, Jean. «Mission chez les Esquimaux : cueillette d'objets esquimaux», dans *Le Magazine de la Presse*, 15 janvier 1966, p. 18-19.

Saucier, Céline. «Les collections amérindienne et inuit», dans *Axes de développement des collections*, Musée de la civilisation, septembre 1989, p. 11-13.

Bibliographie sonore ou animée

Entrevue réalisée les 23 et 24 mars 1994, par Louis Gagnon et Richard Dubé : 3 bandes magnétiques.

Entrevue réalisée les 25 et 26 octobre 1994, par Louis Gagnon : 2 bandes magnétiques.

Louis Gagnon est historien de l'art et consultant.